40
967

LA VILLE AU VILLAGE,

OU

LES HOMMES TELS QU'ILS SONT,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR M. ERNEST.

Savoir vivre heureux dans son état,
n'est-ce pas le trésor de la sagesse.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de la Gaîté, le 24 juillet 1809.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

1089.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LAURE DE GERNANCE, jeune veuve.	Mlle *Lamarre.*
FLORVEL, son amant.	M. *Did.-Perrin.*
BONTEMS, tonnelier,	M. *Paschal.*
LUCETTE, sa fille.	Mme *Mérante.*
MICHEL, garçon tonnelier, amant de Lucette.	M. *Camel.*
GRIFFON, greffier de village.	M. *Perroud.*
LAFLEUR, domestique.	M. *Alerme.*
Villageois et Villageoises.	

La scène est au village.

Le théâtre représente la partie du hameau qu'habite Bontems. Sa boutique est à droite de l'acteur, on y voit des tonneaux, des outils, etc. A droite est la maison de Griffon; au fond une colline, au pied de laquelle est un berceau.

Digitized by Google

Bayerische Staatsbibliothek München

LA VILLE AU VILLAGE.

SCENE PREMIERE.

BONTEMS et MICHEL, *raccommodant une cuve*; LUCETTE, *à côté, filant.*

BONTEMS.

Air : *du Tonnelier.*

Un bon tonnelier, pour Bacchus,
Est l'ouvrier le plus utile,
Car, grace à lui, son divin jus
Va de la campagne à la ville;
Mais les tonneaux que nous faisons,
Par fois aussi nous les vuidons;
Tràvaillez, (*bis.*) bon tonnelier,
Et buvez le vin le premier.

Allons, Michel, en chorus.

Ensemble.

Travaillez, etc.

BONTEMS.

Comme tu chantes mal depuis quelque temps.

MICHEL.

Ça n'est pas ma faute, père Bontems.

BONTEMS.

Ni la tienne, n'est-ce pas, ma petite Lucette ?

LUCETTE.

Oh ! non, mon père, car je lui dis toujours de faire chorus, je sais que ça te fait plaisir.

BONTEMS.

La bonne fille ! Allons, le second couplet.

Même air.

L'amour vient nous troubler souvent,
Soit qu'on s'amuse ou qu'on travaille,
Et par fois cet espiègle enfant
Se cache au fond d'une futaille.
Il veut partager nos travaux,
Mais c'est pour gâter nos tonneaux,
Croyez-moi, (*bis.*) bon tonnelier,
L'amour est mauvais ouvrier.

(*Il reprend. Michel, distrait, regarde Lucette.*)

Hé bien, Michel, chante au moins, si tu ne travailles pas...

Digitized by Google

LUCETTE.

Dam ! ce couplet-là n'est pas joli, mon père.

BONTEMS.

Bah !

Croyez-moi, (*bis.*) bon tonnelier,
L'amour est mauvais ouvrier.

MICHEL.

Eh bien, père Bontems, croyez-vous qu'ça soit vrai, c'que vous chantez-là?

BONTEMS.

Parbleu, je m'en aperçois bien, tu ne fais rien depuis quinze jours ! Et tu ne me diras pas qu'il n'y a pas un peu d'amour dans cette paresse-là... Tu étais si actif autrefois.

LUCETTE.

Oh ! mon père ! quand il sera mon mari, j'aurai le droit de le gronder, et je le gronderai bien fort à la moindre négligence.

BONTEMS.

Vous ne me quitterez donc pas, mes chers enfans ?

LUCETTE et MICHEL.

Jamais, jamais.

BONTEMS.

Je vieillirai pourtant, j'aurai besoin de vous, et alors...

LUCETTE.

Nous serons là, auprès de toi, pour te prouver notre reconnaissance.

Air :

Accoutumez à le chérir
Et lui cachant la faulx cruelle,
Deux enfans doivent soutenir
Leur vieux père, lorsqu'il chancelle :
Nous voulons par des soins touchans,
Not'travaille et notre tendresse,
Payer ensemble à tes vieux ans
La dette de notre jeunesse.

(*Lucette et Michel reprennent ensemble les deux derniers vers.*)

BONTEMS.

Mes bons amis ! vous avez gagné votre procès. Michel, tu seras mon fils, ma Lucette n'aura pas d'autre époux que l'honnête compagnon de son enfance. Un peu moins de gloriole, morbleu ! et un peu plus de bonheur.

Air : *J'aime que l'on chante gaîment.*

Je n'aime que les bonnes gens
Chez qui la gaîté brille,
Je n'veux dans ma famille
Que des cœurs purs, des cœurs contens.

Digitized by Google

Ah ! oui, morguenne
J'aime qu'on prenne... *(bis.)*
Le ton gaillard, les airs lurons,
Soyons toujours joyeux et bons,
Rions, chantons, travaillons et buvons,
Et trouvons dans nos verres,
La gaîté de nos pères,
Et la franchis' et la gaîté de nos pères.

GRIFFON, *à sa fenêtre.*

Les drôles de gens ! toujours des chansons.

LUCETTE.

V'là M. Griffon, notre méchant greffier, à sa fenêtre.

MICHEL.

Il n'a pas l'air content de notre musique.

GRIFFON, *à la fenêtre.*

M. Bontems, M. Bontems.

BONTEMS.

Faisons semblant de ne pas l'entendre, et chantons, ne fut-ce que pour le faire enrager.

(*Ils reprennent tous.*)

Ah ! oui, morguenne
Je veux qu'on prenne, etc.

GRIFFON.

Ah ça, mais je crois qu'ils se moquent de moi.
(*Il descend.*)

BONTEMS.

Si tu ne veux pas rire, maudit greffier, je t'apprendrai à respecter la gaîté des honnêtes gens.

MICHEL.

Le voici.
(*Quand ils le voyent approcher, ils reprennent avec force le refrein du couplet.*)

Et trouvons dans nos verres, etc.

SCENE II.

Les Précédens, GRIFFON.

GRIFFON.

Vous avez donc résolu de m'étourdir, chanteurs éternels ?

BONTEMS.

Comment ! est-ce que vous nous avez entendu, Monsieur Griffon ?

GRIFFON.

Belle demande ! Depuis que je suis votre voisin, ne suis-je pas continuellement importuné par votre gaîté extravagante ? C'est un bruit, un bruit ! Il semble en vérité que vous avez juré de me rendre sourd.

Digitized by Google

BONTEMS.

Nos chansonnettes n'ont jamais produit cet effet-là, M. Griffon.

GRIFFON.

Air : *De l'Avare et son Ami.*

Vous êtes vraiment incroyables,
Tous les jours des refrains nouveaux,
Et par vos chants impitoyables,
Vous venez troubler mes travaux!
Je suis greffier, j'ai l'âme bonne,
Mon père, ainsi que moi, l'était,
Mais dans l'endroit qu'il habitait,
On n'entendait chanter personne.

BONTEMS.

Même air.

Entre nous, quelle différence!
La gaîté soutient mes travaux,
Et c'est en chantant que j'avance
Et mes plaisirs et mes tonneaux;
J'suis tonnelier, j'ai l'âme bonne,
Mon père ainsi que moi, l'était,
Mais dans l'endroit qu'il habitait,
On n'entendait gémir personne.

GRIFFON.

Vous chantez, M. le tonnelier, et vous ne savez pas seulement ce qui se passe. Vous ignorez que le château est vendu, et que les nouveaux propriétaires sont arrivés... C'est une dame charmante... et son parent... des parisiens...

BONTEMS.

Tant mieux, ces gens-là doivent aimer les couplets.

GRIFFON.

Point du tout, monsieur; des personnes raisonnables ne s'amusent pas à de pareilles balivernes. Mais enfin vous voyez que je suis bon, je vous ai prévenu; vous êtes un des premiers de l'endroit, et vous savez quels sont les égards....

BONTEMS.

Eh! M. Griffon, je n'frons pas tant de cérémonies que vous; j'irons là... tout bonnement, rondement; ils verront que nous avons de la franchise, et j'gage qu'ils seront contens de nous.

GRIFFON.

Vous ne savez pas que ce sont des personnes très-riches, immensément riches. En un mot, des personnes respectables...

BONTEMS.

Ont-elles de l'humanité?

Digitized by Google

GRIFFON.

Je n'en sais rien.

MICHEL.

M. Griffon ne s'mêle pas d'ça.

BONTEMS.

Si nos nouveaux maîtres sont à la fois riches et bons, il y aura moins de malheureux.

GRIFFON.

Oh ! sans doute, et puis vous pensez bien que j'aurai une certaine influence, alors si ma protection peut vous être utile.... Vous ne me connaissez pas, père Bontems, je fais du bien quand je le puis.

LUCETTE.

Oui, monsieur Griffon ; mais vous le faites payer un peu cher.

GRIFFON.

Petite méchante ! Mais ils ne tarderont pas à arriver, il est de mon devoir de me présenter à leur rencontre, de les recevoir, de les complimenter. Adieu.

BONTEMS.

Faites, faites, M. Griffon ; chacun son métier ; mais souvenez-vous bien que tant qu'il nous restera un peu de voix, nous chanterons le petit couplet, parce que ça n'fait d'mal à personne, et qu'ça nous fait beaucoup d'bien.

GRIFFON.

Adieu, adieu. (*Il va pour sortir.*)

BONTEMS, *l'arrêtant.*

Air : *Eh mais, oui dà.*

Par une chansonnette
Egayant son chagrin,
Le malheureux répète
Un consolant refrain ;
Eh ! mais, oui dà !
Comment peut-on trouver du mal à çà.

(*Tous trois reprennent ensemble excepté Griffon.*)

GRIFFON.

Laisser-moi ! Ils sont peut-être au bas du côteau. Adieu, Adieu. (*Il sort malgré Michel qui veut le retenir.*)

SCENE III.

Les Précédens, excepté GRIFFON.

BONTEMS.

Ce pauvre Griffon ! notre gaîté l'attriste. Eh bien, voilà en quoi nous différons ; car sa figure rembrunie me donne toujours envie de rire.

Digitized by Google

LUCETTE.

Oh ! je n'aurais jamais voulu d'un mari comme ça.

Air : *La maison de M. Vautour.*

Notre voisin jamais ne rit,
Il nous fait toujours triste mine,
J'usqu'à la couleur d'son habit,
Tout vous peint son humeur chagrine.

BONTEMS.

De son humeur sachons lui gré,
Car d'après tout chque j'entends dire,
J'crains qu'un malheureux n'ait pleuré
Lorsque je vois un méchant rire.

MICHEL.

Le v'là bien embarrassé. C'est comme l'autre jour, à la fête du pays... Vous savez bien qu'il a fait un si beau discours.

BONTEMS.

Où nous avons tant bâillé. Oh ! ce qu'il y a de sûr, c'est que nous ne ferons pas de discours à cette belle dame, ni à ce beau monsieur ; nous leur dirons simplement... Qu'est-ce que nous leur dirons, mes enfans ?

MICHEL.

Madame !

LUCETTE.

Monsieur !

BONTEMS.

Nous sommes bien satisfaits.

MICHEL.

De...

LUCETTE.

De...

BONTEMS.

De... Ma foi... nous dirons ce que nous pourrons ; ça nous viendra en les voyant... et ça aura au moins le mérite d'être naturel.

(*Ici on entend la ritournelle du chœur des Petits Savoyards. L'air doit paraître éloigné.*)

SCENE IV.

Les Précédens, GRIFFON, *accourant tout essoufflé.*

GRIFFON.

Les voici ! les voici. Oh ! la belle dame, l'aimable jeune homme ! Ils ont voulu tout voir avant de se rendre au château. Le village se précipite sur leurs pas. Avec quelle distinction ils m'ont reçu ! Mais je sais ce que c'est. J'ai questionné un valet-de-chambre pendant que les maîtres visi-

Digitized by Google

taient la chaumière de la vieille Catherine. La dame aime la campagne, et veut y rester ; le jeune homme aime la ville, et veut retourner à Paris. Ils sont cousins, elle est veuve ; ils doivent se marier. (*seconde ritournelle.*) Mais, chut, j'arrangerai tout cela pour le mieux.

SCENE V.

Les Précédens, Mad. de GERMANCE, FLORVEL, Villageois et Villageoises.

CHOEUR.

Air : *Ah ! quel plaisir ! ah ! quel beau jour !*

CHOEUR des petits Savoyards.

Pour le villag', quels doux instans !
Une aimable et bonne maîtresse
Ramenant l'allégresse
Rend déjà tous les cœurs contens.

BONTEMS.

Air : *Aussitôt que la lumière.*

C'est un ange tutélaire
Qui vient embellir ces lieux,
L'habitant de la chaumière
Lit le bonheur dans ses yeux.
Sur l'avenir bien paisible
Il voit que le ciel généreux,
Fit de la femme sensible
La mère des malheureux.

(*Le chœur reprend aussi les quatre derniers vers.*)

Sur l'avenir bien paisible, etc.

LAURE, *avec sentiment.*

Mes bons amis, l'expression de vos sentimens a vivement pénétré mon ame. Ce doux accueil m'impose l'obligation de veiller à votre bonheur. Retournez à vos travaux, et comptez sur ma reconnaissance...

(*Les villageois et villageoises s'en retournent en reprenant le chœur.*)

Pour le villag', quel doux instans, etc.

SCENE VI.

Les Précédens, excepté les Villageois.

GRIFFON.

Vous le voyez, madame, on s'empresse de vous rendre les honneurs.

LAURE.

Je ne veux pas d'honneurs, monsieur Griffon ; de la fran-

Digitized by Google

chise, de l'amitié ; pour trouver des courtisans, ce ne serait vraiment pas la peine de quitter la ville.

FLORVEL, *bas à Laure.*

Il faut pourtant vous attendre à en trouver partout, ma chère Laure.

LAURE, *à Bontems.*

Approchez, mon ami ; comment vous nomme-t-on ?

BONTEMS.

Bontems, madame, Bontems, de père en fils. Nous n'avons jamais changé de nom, et je ne le troquerais pas contre un plus beau, parce que c'est celui d'un honnête homme.

LAURE, *bas à Florvel.*

Vous voyez, Florvel ?

FLORVEL, *à part à Laure.*

Un moment. L'occasion seule a sauvé leur vertu...

LAURE.

Ces deux enfans vous appartiennent-ils ?

BONTEMS.

Oui, madame, ils m'appartiennent. Voilà ma petite Lucette ; Michel n'est pas mon fils, mais il le sera bientôt, car demain je lui donne ma fille.

LAURE.

Un mariage ? Ah ! tant mieux ! Je veux qu'il se fasse au château.

GRIFFON, *à part.*

Ah ! que n'ai-je déjà du crédit ! (*haut.*) Madame, voudra-t-elle me permettre de me retirer un instant. Je suis sorti à la hâte, et ma toilette un peu négligée...

LAURE.

Faites, M. Griffon.

GRIFFON.

Mille pardons, madame. On sait ce qu'on doit à des personnes de votre distinction. (*il sort.*)

FLORVEL, *à part.*

Voilà déjà un flatteur. Mais Laure ne voit rien.

LAURE.

Allez, mes amis, allez au château vous réjouir.

FLORVEL.

Et boire à la santé de madame.

BONTEMS.

Boire à la santé de Madame ? C'est bien dit ; je veux y boire tant, tant, que vous n'ayez jamais besoin de médecin.

Digitized by Google

SCENE VII.

FLORVEL, LAURE.

LAURE.

Eh bien ! mon cher Florvel, m'étais-je trompée ? la campagne n'est-elle pas un séjour charmant ? où trouverez-vous cette naïve gaîté qui embellit tout ce qui nous entoure !

FLORVEL

Croyez-moi, ma chère Laure ?

Air : *Dites-moi comment vous faites.*

Loin de Paris on s'ennuie ;
Aimable séjour des ris,
Pour une femme jolie,
Le bonheur est à Paris.
Ne vantez plus les campagnes ;
Que voit-on dans ces lieux-là ?
Des prés, des bois, des montagnes...
On en voit à l'Opéra.
Lourds bergers, sottes bergères,
Trouvez-vous cela joli ?
Vivent nos nymphes légères
Que l'on voit à Tivoli !
Loin de Paris, etc.

LAURE.

Allons, Florvel, vous êtes de mauvaise foi.

FLORVEL.

Eh non, ma chère Laure. Mais je suis moins enthousiaste que vous... et je voudrais détruire une illusion qui peut vous être funeste.

LAURE.

A moi ?

FLORVEL.

Comme à tous ceux qui habitent la capitale. Croyez-vous qu'on vous ait vu partir sans regrets ; et qu'on ne vous en veuille pas de cette résolution cruelle, et qui vous arrache à tous vos amis ?

LAURE.

Mes amis ?

FLORVEL.

Voulez-vous que je dise vos adorateurs ?

LAURE.

Ceux-là trouveront facilement à se dédommager.

FLORVEL.

Ecoutez donc, madame, une jolie femme ne s'enterre pas comme cela impunément.

Digitized by Google

Air : *Du partage de la richesse.*

A Paris où tout vous rappelle,
Qui pourra vous faire oublier ?
Sachez que sans crime, une belle,
Ne peut jamais s'expatrier :
L'amour égaré sur vos traces
De votre fuite est tout surpris ;
Paris est le berceau des graces,
Pourquoi quitter votre pays ?

LAURE.

Vous connaissez le faible des femmes.. Mais je tiens à ma résolution.

FLORVEL.

Eh ! quoi ? ma chère Laure, séduite par la lecture d'une idyle, d'un roman pastoral, vous ne rêvez plus que la vie champêtre ? Paris, ses agrémens, ses fêtes, tous vous paraît fastidieux. La campagne se retrace sans cesse à votre esprit, sous les couleurs les plus riantes, vous exagérez les vertus du village, vous enchérissez sur les vices de la cité. Aux champs tout est parfait, là, les hommes ne sont ni médisans, ni faux, la méchanceté n'approche jamais de ce paisible séjour. Le luxe en est proscrit, l'avarice n'y glace pas les affections de l'âme, l'ambition enfin n'y trouve aucun accès; et ces hommes sans désirs, y passent toute leur vie dans une éternelle et pure béatitude.

LAURE.

Oui, monsieur, je n'aurais pas fait moi-même un tableau plus fidèle...

FLORVEL.

Laure, je vous ramènerai à Paris.

LAURE.

Vous savez à quelles conditions ?

FLORVEL.

Oui, je vous prouverai que ces passions que vous redoutez existent partout, et qu'un rien suffit pour les faire éclore.

LAURE.

Je vous ai laissé le choix des épreuves, je consens même à m'y prêter, et je vous promets de renoncer à mes projets si vous pouvez réussir.

FLORVEL.

Commencez donc à observer, car j'aperçois Monsieur Griffon...

Digitized by Google

SCENE VIII.

Les Précédens, GRIFFON.

GRIFFON.

Me voici à vos ordres. Mon zèle, mon respect...

FLORVEL.

Approchez, M. Griffon, nous avons à vous entretenir d'une affaire importante.

GRIFFON.

Aurais-je manqué à quelqu'un de mes devoirs ?

FLORVEL.

Non, M. Griffon.

GRIFFON.

Ma dame n'a point eu à se plaindre de mon exactitude ?

FLORVEL.

Madame de Germance trouve au contraire l'occasion de récompenser un des habitans de ce village. La place d'intendant de ses domaines est vacante.

GRIFFON.

La place d'intendant !

FLORVEL.

Et vous sentez qu'il faut faire choix d'un homme...

GRIFFON.

Instruit, intelligent...

FLORVEL.

Honnête.

Air : *De la cavalerie du Bouffe.*

Quel homme est le plus sage ?

GRIFFON, *feignant de chercher.*

Le plus sage ?

C'est moi.

FLORVEL.

Qu'on chérit au village ?

GRIFFON.

Le plus aimé ?

C'est moi.

FLORVEL.

Celui que l'on renomme

GRIFFON.

Oh !

C'est moi,

FLORVEL.

Et le plus honnête homme ?

GRIFFON.

C'est moi.

Oui, le plus honnête homme

C'est moi.

Digitized by Google

FLORVEL.

Eh bien ?

GRIFFON.

Il ne manque pas ici de gens qui ne doutent de rien et qui postuleront une place sans en connaître les obligations. Mais quant à moi, c'est différent, si je m'avisais de la demander, ce ne serait que pour en éloigner un ignorant. Et puis, il faut avoir une certaine habitude, un certain acquis.

Air : *Des deux prisonniers.*

Dans cette place qu'on envie,
Je puis me distinguer, je crois,
Car à de semblables emplois
J'ai consacré toute ma vie ;
Aux barrières je commençai,
Mais grace à mon intelligence,
Si, jusqu'au greffe, je volai... (*bis.*)
Je puis voler à l'intendance.

FLORVEL.

Je m'en rapporte à vous, M. Griffon. Madame avait d'abord pensé au père Bontems.

GRIFFON.

Oh ! le pauvre diable ; il serait bien embarrassé, je vous assure. C'est tout au plus un brave homme.

LAURE.

N'est-ce donc rien ?

GRIFFON.

Pour un intendant, il faut bien autre chose, mais ce tonnelier, ça ne fait que son état... pas de génie... pas d'activité au travail...

FLORVEL, *bas à Laure.*

Quelle femme à la ville médit mieux que cela ?

GRIFFON.

Vous sentez bien qu'il est pénible de faire soi-même son éloge... Si j'osais me proposer...

FLORVEL.

Comment, M. Griffon, vous accepteriez une place aussi pénible ?

GRIFFON.

Ne sommes-nous pas nés pour nous rendre utiles. Les émolumens seraient bons... mais je n'en parle pas.

FLORVEL.

Non, c'est à la considération que vous tenez ?

GRIFFON.

On pourrait amasser, se faire une petite fortune pour ses

Digitized by Google

vieux ans ! mais ce sont des misères quand je pense à l'honneur... Puis-je espérer, madame?

LAURE, *montrant Florvel.*

C'est monsieur qui nommera.

GRIFFON, *faisant de profondes révérences.*

Monsieur...

FLORVEL.

Je vous remercie, M. Griffon, des renseignemens que vous m'avez donnés. Adressez-moi votre demande, et faites là signer par les habitans de ce village; je saurai par là si vous avez su mériter leur affection.

GRIFFON.

Oui, monsieur, rien de plus facile, et je cours les trouver. (*à part.*) Diable, il faudra les effrayer. (*il sort.*)

SCENE IX.

LAURE, FLORVEL.

LAURE.

Vous êtes triomphant, et cependant votre victoire n'est pas encore certaine, ce greffier a été élevé à Paris, il s'en est échappé pour venir exercer au village les talens d'un procureur. Mais j'espère que Bontems vous réconciliera.

FLORVEL.

Chut ! Je l'apperçois, secondez-moi.

SCENE X.

Les Précédens, BONTEMS.

BONTEMS, *sortant du château.*

Mon dieu ! mon dieu ! les beaux appartemens ! je ne les avais pas encore vus. Ah ! pardon, madame et monsieur... mais c'est que nous autres ne sommes pas accoutumés à voir des maisons comme ça, et nous n'avons pas assez de nos yeux pour admirer.

FLORVEL.

Vous trouvez donc cela ?...

BONTEMS.

Magnifique, en conscience. Aussi quand j'entre là-dedans, je crains toujours de gâter quelque chose.

Air : *Votre fortune est faite.* (De Marianne.)

Je ne suis jamais à mon aise
Dans tous ces beaux appartemens,
Pour m'asseoir j'crois prendre une chaise
Et c'est un fauteuil que je prens.

Digitized by Google

Tout est joli
Tout est poli
Mais en marchant j'crains de tomber par terre.
L'plancher vraiment
Est si glissant
Que d'un faux pas, j'ai peur à chaque instant,
On dit qu'plus d'un propriétaire
Redoutant peu cet embarras,
Pour entrer fit tant de faux pas,
Qu'il ne craint plus d'en faire.

FLORVEL.

Mais vous-même ne seriez-vous pas satisfait de posséder un château ?

BONTEMS.

Avec une conscience pure ; oui, je conviens que je n'en serais pas fâché.

FLORVEL.

Et si le sort allait vous rendre maître... de celui-ci, par exemple.

BONTEMS.

Oh ! le sort ne fait pas de ces coups-là.

LAURE.

Cependant, mon cher Bontems, n'a-t-on pas vu des exemples ?

BONTEMS.

Oh ! chez nous, nous naissons pauvres, et après avoir bien travaillé nous mourrons de même.

FLORVEL.

Etes-vous bien sûr d'être né pauvre ?

BONTEMS.

Parbleu ! Mon père était tonnelier, honnête homme, et bon vivant. Il m'a laissé ses outils et sa gaîté, vous voyez bien qu'il n'y a pas là de quoi faire fortune.

FLORVEL.

Mais enfin, si par des raisons que vous ne connaissez pas, votre véritable état vous avait été caché jusqu'à ce jour ?...

BONTEMS.

Allons donc... On n'fait pas d'ces mystères-là au village.

LAURE.

Si pourtant on vous prouvait que vous êtes riche.

BONTEMS.

J'aurais bientôt prouvé le contraire.

FLORVEL.

Si ce château vous appartenait ?

BONTEMS.

A moi ? pas possible.

Digitized by Google

FLORVEL.

Supposons-le un instant, que feriez-vous ?

BONTEMS.

Du bien, morbleu ! N'faut-il pas que le riche paye sa dette à l'indigent ?

LAURE, *à part.*

Je ne me suis donc pas trompée.

FLORVEL.

Vous quitteriez votre chaumière ?

BONTEMS.

Pourquoi pas ? Il n'est pas défendu de se loger commodément quand on le peut.

FLORVEL.

Vous rendriez heureux les habitans de ce village ?

BONTEMS.

Oh ! ça, je vous en réponds ; que la chance vienne, et vous verrez.

Air :

Devenus riches bien des gens
Ont oublié leur indigence,
Moi je m'en souviendrai long-tems,
Pour la paix de ma consience.
En donnant des s'cours au malheur,
Je dirai : ce fut mon histoire,
Et pour ne pas perdre l'honneur
Je ne perdrai pas la mémoire.

FLORVEL.

Ah ! mon cher Bontems... Ces sentimens élevés vous font assez connaître, et il n'est plus temps de vous rien cacher.

BONTEMS.

Comment donc ?

LAURE.

Vous êtes digne de la fortune qui vous attend.

BONTEMS.

De la fortune qui m'attend ! moi ?

FLORVEL.

Sans doute, et ce château...

BONTEMS.

Eh bien ?

FLORVEL.

Il est à vous.

BONTEMS.

Fi ! monsieur, c'est affreux de se moquer ainsi des malheureux.

Digitized by Google

FLORVEL.

Oui, vous êtes le véritable propriétaire de ce château que madame de Germance, votre parente, se fait un devoir de vous restituer.

BONTEMS.

Morbleu, nous sommes bons, crédules, mais c'est trop fort, monsieur, et il n'est permis à personne de s'amuser à nos dépens. Ah ! pardon, pardon, madame, je me fâche malgré moi, mais c'est qu'voyez-vous, venir me dire que je suis riche, que tout ça m'appartient, que je suis votre parent.

LAURE.

Calmez-vous, Bomtems, Florvel ne vous a dit que la vérité. Votre naissance fut un mystère pour vous. Mais vous apprendrez tout en recevant le contrat qui vous assure la jouissance de vos biens.

FLORVEL.

En attendant, cette lettre vous servira de preuve...

BONTEMS, *avec une joie mêlée de surprise.*

Ah ça, mais savez-vous que je commence à vous croire. (*à part.*) Si c'était vrai pour tant.

FLORVEL.

Air : *Chacun avec moi l'avouera.*

Lisez cet écrit important
Dans une telle circonstance.

BONTEMS.

Je le voudrais... Mais franchement
Je confesse mon ignorance. (*bis.*)
Opulent
Depuis un instant,
Est-il bien étonnant
Vraiment
Qu'on ait oublié de s'instruire ?
Tant d'gens
Qui l'sont depuis long-tems
N'ont pas encor (*bis.*) appris à lire.

FLORVEL.

Comment vous ne savez pas....

LAURE.

Vous paraissez pourtant avoir reçu quelqu'éducation ?

BONTEMS, *à part.*

Diable ! j'crois que j'ai dit là une bêtise. Tâchons de réparer ça. (*haut.*) Oh ! c'est une plaisanterie. Je lis tout comme un autre, mais il me manque un peu d'habitude.

FLORVEL, *à part, à Laure.*

Déjà de l'amour-propre. (*haut.*) Parcourez donc cette lettre.

Digitized by Google

BONTEMS, *faisant semblant de lire.*

A monsieur, monsieur...

FLORVEL.

De Germeuil... c'est votre nom.

BONTEMS.

De Germeuil... bien obligé... de Germeuil...Ah ! je vois ce que c'est. Ah ! mon dieu, mon dieu, que de bonheur ! quelle joie pour ma fille, pour Michel... quand ils vont apprendre que nous sommes riches, bien riches, n'est-ce pas ?

FLORVEL.

Immensément.

BONTEMS.

Immensément. Adieu, les outils, je n'ai plus besoin de vous. *Il les met dans un tonneau.*)

FLORVEL, *bas à Laure.*

Retirons-nous ; de ce berceau nous pourrons tout entendre.

BONTEMS.

Vous vous en allez. Ecoutez donc, le plaisir me fait perdre la tête, mais le cœur est toujours le même. Si je suis riche vous ne l'êtes peut-être plus ; parlez, avez-vous besoin de moi. Partageons ma fortune, je ne veux rien si vous êtes malheureux.

LAURE.

Brave homme, je ne rougirais pas d'accepter, mais il me reste encore assez de fortune.

FLORVEL, *à part.*

Voilà un mouvement auquel je ne m'attendais pas.

LAURE.

Je ne vous dis pas adieu ; nous resterons quelques jours avec vous.

BONTEMS.

Ah ! tant mieux, vous me mettrez au fait de l'opulence ; car je n'y entends rien.

FLORVEL, *à part, à Laure, en sortant.*

Je ne désespère pas encore de mes épreuves.

SCENE XI.

BONTEMS.

Ouf ! je n'en reviens pas. Un château, des terres ! à moi qui n'avait qu'une masure et des tonneaux ! Oh ! pour le coup, v'là le plus beau de tous mes rêves. Pourvu qu'on n'aille pas me réveiller. Je commence à croire qu'ça m'ferait d'la

Digitized by Google

peine. Oui, j'm'accoutumerai à cette vie-là. Bien logé, bien servi ; du bon vin, de l'argent, de la considération et rien à faire ; le régime me convient assez.

Air : *A moins que dans ce monastère.*

Je travaill' depuis mon bas âge,
Et je gagne fort peu d'argent,
La chanc'tourne à mon avantage,
Je deviens riche et fainéant ;
Plus de soucis, plus de misère,
J'aurai sans ennuis, sans travaux,
L'plaisir de vuider des tonneaux
Sans avoir la peine d'en faire.

Je voudrais bien savoir pourtant ce qu'il y a dans ce chiffon de papier. Oh ! je m'en doute, c'est une lettre de quelque personne distinguée qui appartient à ma famille. Si Griffon venait, il m'aurait bientôt déchiffré ça. Oh ! le vieux coquin, il rira encore bien moins que jamais, quand il va savoir... Mais, ma foi, j'crois que le voilà, il arrive bien à propos. Voyons s'il est instruit, et amusons-nous un peu à ses dépens pour étrenner notre nouvel état.

SCENE XII.

BONTEMS, GRIFFON.

GRIFFON.

Ah ! ah ! c'est vous, monsieur le tonnelier.

BONTEMS, *part.*

Bon ! Il ne sait pas que je suis riche. (*haut.*) M. Griffon, j'ai bien l'honneur...

GRIFFON, *à part.*

Il sait que je suis intendant. (*haut.*) Il paraît que vous êtes instruit. Savez-vous ce que c'est qu'un intendant, M. Bontems ?

BONTEMS.

Hélas ! oui, ordinairement, c'est un... est-ce que par hasard vous seriez...

GRIFFON.

Oui, monsieur, je suis chargé de la direction générale des domaines de madame de Germance.

BONTEMS.

Ah ! diable ! je vous en fais mon compliment.

Digitized by Google

GRIFFON.

J'apporte à M. Florvel l'attestation des principaux habitans sur la pureté de mes mœurs, sur l'intégrité de ma conduite ; je ne vous ai pas demandé votre signature, vous ne savez pas écrire.

BONTEMS.

Je voudrais pourtant bien vous être utile ?

GRIFFON.

On se passera de vous, monsieur Bontems, on se passera de vous.

BONTEMS.

A propos, je veux vous prier de me rendre un petit service.

GRIFFON.

Si votre demande est juste, je vous protégerai. De quoi s'agit-il ?

BONTEMS.

V'là ce que c'est. J'ai reçu une lettre, et je ne sais pas ce qu'il y a dedans ; tenez, vous, qui savez tout, faites-moi le plaisir de me lire ça.

GRIFFON.

Ne pas savoir lire à votre âge.

BONTEMS.

Ah ! je n'en ai plus besoin.

GRIFFON.

« A monsieur de Germeuil. » Eh bien, qu'est-ce que vous dites donc ? Ce n'est pas pour vous.

BONTEMS.

Continuez, continuez.

GRIFFON.

» J'apprends en mourant que l'héritier d'une famille opulente et distinguée. »

BONTEMS.

Opulente et distinguée.

GRIFFON.

Ce n'est pas vous. « Languit obscurément sous le nom de Bontems. »

BONTEMS.

Oui, sous le nom de Bontems C'est le mien peut-être.

GRIFFON.

Je vous demande bien excuse.

BONTEMS.

Ne vous dérangez pas.

Digitized by Google

GRIFFON.

« Sous le nom de Bontems, et qu'il exerce le misérable état de tonnelier. »

BONTEMS.

Heim ? je crois que c'est clair ? Après.

GRIFFON.

« Enfin, mon cher Germeuil, vos persécuteurs n'existent plus, le terme de vos malheurs est arrivé, reprenez votre nom, quittez vos outils, votre chaumière, et jouissez d'une existence heureuse dans le château de vos pères. »

BONTEMS.

C'est celui-ci.

GRIFFON.

Est-il bien possible ? Comment ! vous, Bontems !

BONTEMS.

Qu'est-ce que c'est que Bontems ? Relisez donc, greffier, relisez donc, je me nomme M. de Germeuil, souvenez-vous en bien.

GRIFFON.

J'espère au moins, M. Bon... M. de Germeuil, qu'en raison de la connaissance, des relations antérieures, vous voudrez bien.

BONTEMS.

Voyons, si votre demande est juste, je vous protégerai...

GRIFFON, *à part.*

Etre obligé de ramper devant lui ! N'importe, dissimulons, et tâchons d'être son intendant.

BONTEMS.

Eh bien, ce placet ?

GRIFFON.

Il est signé, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire.

BONTEMS.

Après.

GRIFFON.

1°. Considérant qu'il faut au riche propriétaire, un homme intelligent, probe et zélé, qui dirige ses biens, qui surveille ses intérêts.

BONTEMS.

Les intérêts du riche propriétaire, ou ceux de l'homme probe et zélé.

GRIFFON.

C'est la même chose. Je continue. 2°. Considérant...

Digitized by Google

BONTEMS.

C'est bon, c'est bon. Tous les considérans n'ont pas le sens commun. Il faut qu'un homme riche soit vôlé, que ce soit par Pierre ou par Paul, cela ne fait rien à l'affaire, ainsi je te nomme mon intendant, tu vois bien qu'il ne fallait pas tant de phrases pour nous dire ça.

GRIFFON.

Ah ! Monsieur de Germeuil, je suis confus de tant de bontés, comment reconnaître jamais ?...

BONTEMS.

En m'évitant les embarras de la richesse. Je ne veux en goûter que les plaisirs. Mais comme il faut faire connaissance avec ses propriétés, allons visiter en détail le château.

GRIFFON.

Je vous suis.

BONTEMS.

Non, passe devant, et fais-moi ouvrir toutes les portes.

(*ils sortent.*)

SCENE XIII.

FLORVEL, LAURE, *sortant du pavillon.*

FLORVEL.

Vous avez entendu, ma chère Laure ?

LAURE.

Oui, Florvel, et je commence à croire que vous n'avez pas tout-à-fait tort, cependant...

FLORVEL.

Eh bien ?

LAURE.

Nous les avons mis à de rudes épreuves. Un homme que nous enrichissons tout-à-coup, ne peut - il pas être ébloui par l'éclat de l'opulence. Mais au moins ici la richesse ne fait point oublier...

FLORVEL.

Tout, ma chère Laure. Ce tonnelier, si simple dans ses manières, est devenu présomptueux et arrogant. Ce greffier, si hautain, si fier de sa petite importance, est aujourd'hui rampant auprès de l'homme qu'il dédaignait. Tout a changé de face depuis notre arrivée au hameau, et si vous voulez me permettre de suivre mon plan...

LAURE.

Continuez ; mais je crains bien d'être obligée de retourner à Paris.

Digitized by Google

FLORVEL.

C'est l'objet de tous mes vœux... Mais j'entends quelqu'un.

SCENE XIV.

Les Précédens, MICHEL, LUCETTE, *accourant en sautant.*

LUCETTE.

Air : *Tout le village me l'envie.*

Oh ! mon dieu ! la bonne nouvelle !
Madame, se confirme t'elle ?
J'en perdrai la tête vraiment.
Quoi ! nous v'la riche maintenant,
Pour nous que c'te journée est belle !
Mais pouvez-vous en dire autant.

LAURE.

Ma bonne petite Lucette ?

Air : *Haïr est une folie.*

Mais que feras-tu, ma chère
De tes nombreux revenus ?

LUCETTE.

Ils ne s'ront pas superflus :
Près d'nous on ne verra plus
Personne dans la misère.
Pour jouir, le vrai moyen
N'est-il pas de faire du bien ?

FLORVEL.

A Paris, cher Lucette,
Prenant un autre maintien,
Ne seras-tu pas coquette ?

LUCETTE.

Coquette ?

Dam ! y n'faut jurer de rien.

FLORVEL.

Mais ton mariage, Lucette, à présent que Michel est pauvre.

LUCETTE.

Pauvre ! Pas du tout, Monsieur ; n'a-t-il pas la moitié de nos biens ? Et si ce n'était pas un devoir de partager sa fortune avec l'ami de son enfance, ne serait-ce pas au moins un plaisir.

LAURE.

Bien, ma chère Lucette, j'espère que nous vous marions aujourd'hui.

Digitized by Google

MICHEL.

Oh! depuis que Lucette est riche, je n'ose plus parler de ça.

LUCETTE.

Oh! j'en parlerai pour toi... Je dirai comme çà à mon père.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Puisque la vie est un voyage,
Michel partageant nos travaux,
Suivit nos pas avec courage
Et prit la moitié de nos maux;
Mais la fortune qui l'évite,
Dans la route nous tend la main,
S'il ne peut aller aussi vite
Faut-il le laisser en chemin?

LAURE.

Mais ton père consentira-t-il à votre union.

LUCETTE.

Oh! oui, madame.

LAURE.

Que fait-il?

LUCETTE.

Oh! madame, il est bien occupé. Il court les jardins, le parc, les appartemens, il demande les clefs, il gronde ses domestiques, il donne des ordres à M. Griffon, qu'il appelle son...

FLORVEL.

Son intendant?

LUCETTE.

Oui, c'est cela, son intendant, il faut croire que cette opulence est une chose bien étonnante, puisqu'elle tourne comme ça la tête en une minute.

LAURE.

Allez prévenir M. de Germeuil, votre père...

MICHEL.

C'est lui, il a l'air en colère.

SCENE XV.

Les Précédens, BONTEMS.

BONTEMS, *dans la coulisse.*

Jasmin, Dubois, Lolive, allons donc, marauds.

FLORVEL, *à part.*

Pauvre Bontems, il ne chante plus, mais il crie.

BONTEMS.

Ouf! ça fatigue plus que de faire des tonneaux. Ah! ça, dites-moi, Madame, est-ce qu'il faut nourrir tous ces gaillards là à ne rien faire?

Digitized by Google

LAURE.

Oui, mon cher Germeuil, on pourrait être fort bien servi avec un ou deux domestiques, mais on en prend six pour l'être fort mal, c'est d'étiquette.

BONTEMS.

Oh ! si c'est d'étiquette, je les garde, je ne veux pas qu'on ait rien à me reprocher.

FLORVEL.

M. de Germeuil fera sans doute un voyage à Paris ?

BONTEMS.

Parbleu : est-ce que ça se demande ?

LAURE.

J'ai cru que vous resteriez ici.

BONTEMS.

Ici ! Pas possible. Je m'y ennuie déjà.

FLORVEL.

Comment ! votre pays natal.

BONTEMS.

J'y viendrai de tems en tems ; mais convenez qu'un homme comme moi ne peut pas habiter un village. Vive Paris ! ça doit être une bien belle ville. Je n'y suis pas connu, mais quand j'aurai affiché un certain luxe, on ne sera pas fâché de faire ma connaissance, n'est-ce pas, M. de Florvel.

FLORVEL.

Oh ! sans doute.

Air : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Là, mon cher, vous pourrez sans peine,
Varier, contenter vos goûts,
Que chez vous le plaisir entraîne,
Et l'on se fixera chez vous.
Un cuisinier recommandable
Vous fera chérir à Paris,
C'est avec une bonne table
Qu'on y trouve des bons amis.

BONTEMS.

Oh ! s'il ne faut que leur donner à manger, j'en fais mon affaire, et je leur tiendrai tête, je vous en réponds. Ah ! ça, j'espère que parmi tous ces gens-là, je trouverai un parti brillant pour ma fille.

LUCETTE.

Un parti, mon père !

BONTEMS.

Oui, mademoiselle, un parti. Ça veut dire que je vous marierai d'une manière analogue à votre rang.

LUCETTE.

Comment, mon père ! et Michel !

Digitized by Google

MICHEL.

M. de Germeuil m'a oublié.

BONTEMS.

Ah ! te voilà, Michel ! En effet, je crois que je t'avais promis ma fille.

MICHEL.

Dam, ce n'était pas mademoiselle de Germeuil, c'était Lucette, tout bonnement, et alors...

BONTEMS.

Alors... alors, je pouvais vous unir sans me compromettre, aujourd'hui c'est bien difficile.

LAURE.

Eh ! non, mon cher Germeuil, c'est aujourd'hui que Lucette a de la fortune, qu'il vous est facile d'enrichir celui que vous lui destinez pour époux, celui qu'elle chérit.

BONTEMS.

Mais, madame, est-ce bien dans l'ordre ?

FLORVEL

Vous ne désunirez pas deux amans qui s'adorent.

BONTEMS.

Vous le voulez ? Eh bien, j'y consens.

LAURE.

Nous les marirons, et nous partons de suite pour Paris.

BONTEMS.

Avec une veste ? Allons donc, je suis costumé à faire peur. (*appelant.*) Griffon ?

SCENE XVI.

Les Précédens, GRIFFON.

GRIFFON, *sortant de sa maison.*

Que souhaite M. de Germeuil ?

BONTEMS, *le tirant à l'écart.*

Ecoute, mon ami, fais-moi le plaisir de me prêter un habit ; sois sans inquiétude, je te le remettrai à Paris.

GRIFFON.

Je cours vous en chercher un, M. de Germeuil ! (*il entre dans sa maison, et revient de suite avec un habit.*)

BONTEMS.

Air : *Partons vîte, le tems nous presse.*

Oui, pensons à notre toilette,
Quittons ce vêtement grossier
Et que la fortune discrète
Déguise bien le tonnelier ;
A la ville on doit, pour paraître,
Avoir un costume complet,
Il faut s'montrer ce qu'on doit être
Il faut cacher ce qu'on était.

Digitized by Google

Ensemble.

Oui, { Pensons à notre toilette,
{ Pensez à votre toilette, etc.

(*Florvel met la veste du tonnelier dans le tonneau.*)

FLORVEL.

Quand vous aurez tout disposé pour venir à Paris, mon cher Germeuil, vous nous rejoindrez au château.

BONTEMS.

Oui, monsieur. (*Florvel et Laure rentrent dans le château.*

SCENE XVII.

Les Précédens, excepté LAURE et FLORVEL.

BONTEMS.

Ah! ça, songeons à notre départ.

LUCETTE.

Nous allons donc voir Paris.

BONTEMS.

Oui. Ce village me paraît vilain!

MICHEL.

Tout y est sombre.

LUCETTE.

Ennuyeux.

BONTEMS.

Misérable. Car, enfin, à quoi ça ressemble-t-il?

LUCETTE.

C'est un vrai désert.

BONTEMS.

Où a-t-on eu l'idée de bâtir des masures comme ça?

LUCETTE.

L'été on a trop chaud.

MICHEL.

L'hiver on a trop froid.

BONTEMS.

Pitoyable! pitoyable! vive les châteaux! On y est bien dans toutes les saisons. Mais que nous veut Lafleur?

SCENE XVIII.

Les Précédens, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Monsieur, voici une lettre de M. de Florvel.

BONTEMS.

De M. de Florvel? que diable m'écrit-il? (*à part.*) Et Griffon qui n'est pas là. (*haut*) C'est sans doute relativement à notre départ. Je voudrais pourtant savoir au juste... Lafleur?

LAFLEUR.

Monsieur.

Digitized by Google

BONTEMS, *le prenant confidemment.*

Sais-tu lire ?

LAFLEUR.

Ma foi, non, monsieur.

BONTEMS

Comment, faquin ! vous ne savez pas lire, et vous portez un habit galonné. Eh bien, ni moi non plus, je ne sais pas lire.

LUCETTE.

Ni moi.

MICHEL.

Ni moi.

BONTEMS, *appelant.*

Griffon ! Griffon ! maudit intendant ! ne devrait-il pas être auprès de moi pour recevoir mes ordres. Griffon !

Air : *de la signora malade.*

C'est envain que j'appelle
Ce maraud d'intendant.

SCENE XIX.

Les Précédens, GRIFFON.

GRIFFON, *entrant.*

Eh bien ! quelle nouvelle ?

BONTEMS.

Viens donc plus promptement.
Je saurai bien, maudit greffier,
T'apprendre ton nouveau métier.
Tiens ! lis nous cette lettre
Qu'on vient de nous remettre.

GRIFFON.

Une lettre... Lisons...

TOUS.

En silence, écoutons.

GRIFFON, *lisant.*

« Monsieur,

BONTEMS.

Après.

GRIFFON.

« Il existe dans votre ancienne demeure un trésor plus précieux que la richesse que vous venez d'acquérir et vous ne serez vraiment heureux, que lorsque vous l'aurez découvert.

BONTEMS, *arrachant la lettre.*

Un trésor !

GRIFFON.

Mais attendez donc.

TOUS ensemble excepté Lafleur.

Suite de l'air.

Ah ! dans peu nous serons plus fortunés encor,
Courons, sans différer, cherchons ce beau trésor.

Digitized by Google

BONTEMS.

Reste ici, Griffon, et fais sentinelle à la porte. Suis-nous, Lafleur.

Air : *du vaudeville de la famille des Lurons.*

Mes amis, entrons promptement,
Du silence,
De la prudence,
Un trésor se cache souvent
Dans le réduit le moins brillant.

(*Ils entrent dans la maison.*)

SCENE XX.

GRIFFON, LAURE et FLORVEL.

GRIFFON.

Mon dieu ! qu'ils sont bons,
Un trésor dans cette chaumière !

FLORVEL *et* LAURE *se tenant à l'écart.*

Sans bruit avançons,
De leur surprise jouissons.

GRIFFON, *à Lucette qui entre.*

Eh bien ! eh bien ?

LUCETTE.

On n'trouve rien.

GRIFFON.

Je l'avais deviné, j'espère

MICHEL, *entrant.*

J'ai vainement
Exactement
Visité notre logement.

SCENE XXI ET DERNIERE.

Les Précédens, BONTEMS, LAFLEUR.

BONTEMS.

Mes amis quel singulier tour !
Par une ruse
On nous abuse
De ce misérable séjour,
Envain nous avons fait le tour.

TOUS.

Ah ! vraiment, quel singulier tour, etc.

GRIFFON.

Eh bien ! vous n'avez rien trouvé ?

BONTEMS.

Absolument rien. Mais relis donc cette lettre, il n'est pas possible qu'on nous ait trompé à ce point là. J'ai dans l'idée que tu as oublié quelque chose.

Digitized by Google

GRIFFON.

Vous ne m'avez pas donné le temps d'achever, en effet, voici un *post-scriptum*.

BONTEMS.

Ecoutons bien.

GRIFFON.

« Le trésor qui vous est promis doit se trouver dans un de vos tonneaux...

BONTEMS.

Dans un de mes tonneaux ! cherchons.

LUCETTE.

Il n'y a rien dans celui-là.

MICHEL.

En v'la un qui est bien vide.

GRIFFON.

Je crois qu'on se moque de vous.

BONTEMS.

Un instant, je crois que j'y suis; je tiens quelque chose.

TOUS.

Voyons, voyons.

BONTEMS.

Ce sont mes outils et ma veste... Mais ce trésor, où est-il ?

FLORVEL.

Vous l'avez, mon cher Bontems. Savoir vivre heureux dans son état n'est-ce pas le vrai trésor de la sagesse.

LAURE.

Voilà vos outils, sachez encore vous en servir. Une honnête industrie, vous promet une existence exempte de remords. En permettant qu'on vous éprouvât, je me suis réservé le droit de vous rendre heureux. Vous n'avez plus de château; mais je vous donne une bonne ferme, et je dote vos deux enfans.

BONTEMS.

Eh ben, ma foi, j'crois que je m'consolerai, car je prévois que c't'opulence là m'aurait donné bien du souci. Allons, morgué, n'y pensons plus, qui sait si ce n'est pas un mal pour un bien; avec une bonne ferme nous boirons, nous rirons, nous travaillerons et nous chanterons.

LAURE.

Si les fonctions d'intendant conviennent à M. Griffon, il peut continuer de les remplir.

GRIFFON.

Que de bontés.

FLORVEL.

Retournons à Paris, ma chère Laure, ce séjour vous effrayait, mais vous ne refuserez plus de l'embellir, puisque je vous ai fait voir la ville au village.

Digitized by Google

VAUDEVILLE.

Air: *Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

FLORVEL.

Aux champs, sans la trouver jamais,
On cherche une morale pure,
Les hommes partout imparfaits
Sont fils de la même nature.
Ils sont ici comme chez nous,
Si nous différons de langage,
Pour les travers souvenez vous,
Que Paris n'est qu'un grand village.

LAURE.

La ville malgré ses attraits,
Moins que le hameau m'intéressse,
La nature ici fait les frais
De vos jeux, de votre allégresse;
L'art de contenter nos désirs
Est pour nous un triste avantage,
Nous payons bien chers les plaisirs,
Ils ne coutent rien au village.

GRIFFON.

Si je ne deviens citadin,
C'en est fait de mon industrie,
Ici je me gâte la main
Et s'en m'enrichir je m'ennuie:
Il est tems que j'aille à Paris
Mettre mes talens en usage,
Car la balance de Thémis
Ne se remplit pas au village.

LUCETTE, *au public.*

Thalie a de ses jeux brillans
Fixé le séjour à la ville,
De Momus les joyeux enfans
N'ont qu'un village pour asile;
Mais pour animer leurs refrains,
Daignez faire un petit voyage,
Et par fois en bons citadins
Transportez la ville au village.

FIN.

Bayerische Staatsbibliothek München

Digitized by Google